Première Année. Ottawa, (H. C.) Mercredi matin, 3 Juillet 1861. Vol. 1. No. XIV.

Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANDAIENS DU CANADA CENTRAL.

Redigé par un Comité de Collaborateurs.

(Les Peuples se déplacent quelquefois, mais ne s'anéantissent jamais.)

J. G. Charpentier, Imprimeur.

SALSEPAREILLE D'AYER

Pour purifier le sang, et pour la prompte guérison des maladies suivantes, savoir: le scrofule ou tumeurs, ulcères, éruptions, blessures tachés de rousseur, pustules, et tout les maladies de la peau.

Oakland, Indiana, 6 Juin 1859.

J. C. Ayer & Co.,

Je me fais un devoir de reconnaitre ce que votre salsepareille a opéré en moi. Une maladie scrofuleuse m'ayant été tranmise, j'en ai souffert durant de longues années. Tantôt elle éclatait en ulcères aux mains et aux jambes, tantôt atteignait l'estomac, la tête et les oreilles qui n'était plus qu'une seule plaie. Toutes les médecines ordinaires dont j'ai fait usage ne m'ont procuré aucun soulagement, vont au contraire le mal empirait. Enfin, je me suis réjoui de voir dans un journal le Gaspel Messenger la préparation de votre salsepareille, et vous connaissant, de réputation j'en ai envoyé chercher à Cincinnati, j'en ai fait usage, et j'ai été entièrement guéri. J'ai pris ce remède selon votre prescription, en petites doses et durant un mois dans une cuillère à thé. Je n'en est pris que trois bouteilles. Une peau lisse et blanche a remplacé la plaie qui couvrait mon corps. Je suis actuellement convaincu que cette terrible maladie est chassé de mon système. Vous pouvez me croire en vous déclarant que je vous considère comme l'un des plus grand bienfaiteurs de l'humanité qui aient existé dans ce siècle, et je suis avec reconnaissance votre dévoué serviteur.

Alfred B. Tallery.

Erésipele ou feu de St. Antoine, Dartre, Calvitie, Maux d'yeux, Hydropisie, &c.

Le Dr. Robert M. Preble écrit de Salem, N. Y., en date du 12 septembre 1859 qu'il a guéri radicalement un cas d'hydropisie qui menaçait d'être fatal et ce par le moyen de votre salsepareille. Il a opéré également la cure de violent Irésipèle à fortes doses du même remède qui en outre guérit les éruptions ordinaires.

Bronchite, goitre ou gonflement du cou.

Bebulon Sloan, de Prospect, Texas, écrit ce qui suit :—" Trois bouteilles de votre salsepareille m'ont complétement guéri du hideux gonflement du cou que l'on appelle goitre et dont je souffrais cruellement depuis deux ans.

Edward S. Morrow, de Newburry, Alabama, cite le cas suivant ;—" J'ai guér. dans ma famille, au moyen de votre salsepareille une tumeur ovaire qui avait jusqu'à présent défié tous les efforts de la medecine, mais après avoir employé votre remède durant six semaines, il ne restait aucun symtôme de la maladie."

Maladies syphilitiques ou mercurielles.

Nouvelle-Orléans, 25 août 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, je suis, tout-à-fait de l'opinon de votre agent sous le rapport de l'efficacité de votre salsepareille. J'ai dans ma pratique, opéré maintes et maintes cures dans les cas de maladies vénériennes. L'un de mais malades avait des ulcères au gosier, à la bouche et au nez; il a été guéri dans cinq semaines. Une autre attaque de la même maladie a été également guérie et nulle trace n'en reste sur son visage. Une femme traitée auparavant pour le même mal par le mercure, et qui avait été la proie d'incroyables souffrances à la suite de l'humridité, a été également rendue à la santé en quelques semaines. Je sais d'ailleurs que d'après la formule que votre agent m'a remise, que votre préparation, sortie de votre laboratoire, ne peut être qu'un grand remède, et je n'ai pas, en conséquence, été étonné de ses heureux résultats.

Tout à vous fraternellement.

G. V. LARIMER, M. D.

Rhumatisme, goutte affection du foie.

Indépendance, Preston, Connecticut, 6 juillet 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, j'ai été affligé pendant longtemps d'un douloureux rhumatisme chronique contre lequel avaient échoué tous les efforts de la medecine. J'ai eu recours à votre salsepareille dont une seule bouteille m'a radicalement guéri en deux semaines, de sorte que je jouis actuellement d'une bien meilleure santé qu'avant d'avoir été attaqué de cette maladie. Je pense que c'est une merveilleuse medecine.

J. FREAM.

Jules Y. Getchell de St. Louis, écrit ce qui suit :—"J'ai été, durant des années affligé d'une affection du foie qui avait completement détruit ma santé. Aucun remède ordinaire n'ayant pu me soulager, mon bien-aimé pasteur le Revd. M. Espy m'a conseillé de faire usage de votre salsepareille en me disant qu'il connaissait que toutes vos préparations ne pouvait produire que du bien. Grâce à Dieu, votre salsepareille qui m'a guéri a tellement purifié mon sang que je me sens actuellement un nouvel homme. Je me sens rajeuni, et je pourrais jamais, sous ce rapport, dire assez de bien de vous."

Tumeurs cancéreuses, "élargement" ulcères, carie et exfoliations des os.

On nous a rapporté beaucoup de cures accomplies par cet excelent remède, et nous référons nos lecteurs à notre almanach américain que les agents ci-dessous nommés se font un plaisir de fournir gratis à tous ceux qui en font la demande.

Dyspèsie, affection du cœur, abcès, épilepsie humeur sombre, névralgie, etc.

De nombreuses cures de ces maladies ont été opérées par la puissance ultérieure de cette médecine. Elle stimule vigoureusement les fonctions vitales, et combat des maladies que l'on pourrait croire au-delà de son efficacité. Les besoins du peuple ont longtemps réclamé ce remède, et nous sommes certains qu'il opérera tout le bien qu'il est au pouvoir de la médécine de faire.

Baume Pectoral d'Ayer, pour la prompte guérisson de Rhumes froids, influza, enrouement, croup, pulmonie naissante et pour le soulagement des malades dans une phase avancée de cette dernière maladie.

Ce remède si universellement connu surpasse tout autre par la cure des maux de gorge et des affections pulmonaires, qu'il est inutile de reproduire ici l'évidence de sa vertu que pour ces sortes de maladies, il est sans rival dans le monde civilisé. Peu de communautés et même de familles qui n'aient point fait une expérience personnelle de ses effets. Comme chacun connait les fatals résultats de ces maladies ainsi que l'efficacité de remède, nous ne pouvons faire plus que d'assurer le public qu'il possède actuellement toute la vertu qu'il avait lorsqu'il opérait des cures qui lui ont acquis à juste titre la confiance de tout le genre humain.

Préparé par le Dr. S. C. Ayer & Co., Lowell, Massachusetts.

Prix 25 cents par boite.

25 oct—am.

LE

NOUVEAU PAIN KILLER

Le meilleur remède encore pour le Rhumatisme, la Roideur de Jointures, le mal de Dents, les Contusions, les Brûlures, le mal de Tête et les maladies les Intestins.

LINIMENT DU VERMONT DE HENRY.

Nous s'avons que c'est une tentative téméraire que de tenter l'introduction d'un nouveau Liniment ou remède contre toute douleur dans un moment où le pays est tellement rempli de tant de remèdes de cette espèce ; et nous avons retardé l'introduction du notre longtemps après avoir résolu de le soumettre au public ; nous avons consulté un grand nombre de médecins éminents, et nous en avons parlé à un grand nombre de propriétaires de Liniments et de remèdes, contre toutes douleurs, des plus populaires et nous sommes arrivés à cette conclusion que nous pouvions apporter au nôtre des améliorations qui les surpassent tous ; car nous avons vendu des remèdes de cette sorte depuis plusieurs années, et nous avons suivi leurs effets ; nous avons fait l'essai de cet article, et y avons apporté quelques changements, puis essayé ensuite, et nous sommes certains que c'est le meilleur remède qui puisse être fait. Nous n'avons pas l'intention de faire à notre remède une réputation au dépens des autres, mais nous demandons seulement qu'on en fasse l'essai, et s'il est trouvé préférable à tout autre article de ce genre, employez-le de préférence à tout autre. Afin que les personnes qui désirent en faire l'essai ne courent aucun risque, nous autorisons tous nos Agents à remettre aux acheteurs leur argent dans le cas où ils n'en seraient pas satisfaits. Nous donnons une grande bouteille pour 30 sous, et nous la garantissons.

J. M. HENRY & FILS, Waterbury, Vt.

Et 30, rue Saint-Henry, vis-à-vis l'American House.

Montréal, C. E.

A Vendre à Québec, chez

O. GIROUX, J. MUSSON, & Cie., J. BOWLES, J. H. MARSH, J. S. BOWEN, J. E. BURKE et S. STURTON.

9 fév. 1861. 107-12m.

LES PASTILLES PULMONAIRES

Soulagement en Dix Minutes.

DE BRYAN.

CETTE MEDECINE A ETE DECOUVERTE EN 1737, *et est le premier article de ce genre qui ait jamais été présenté sous le nom de* "PASTILLES PULMONAIRES," *soit dans ce pays ou ailleurs ; toutes les autres pastilles pulmonaire sont des contrefaçons. Les véritables se reconnaissent à la signature de* BRYAN *qui est apposée sur chaque* PASTILLE.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent les Rhumes de Gorge et de Cerveau, les Maux de Gorge et les Enrouements.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent de l'Asthme, des Bronches et de l'Oppressions.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent le Crachement de sang et les Douleurs de Poitrine.

LES PASTILLES PULMONAIRE DE BRYAN

Guérissent les comencement de Consomption et les Maladies du Poumon.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent l'Irritation de la Luette et des Amycdales.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Soulagent les maladies ci-dessus dans l'espace de dix minutes.

LES PASTILES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont un bienfait pour toutes les classes et toutes les constitution.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Se recomandent aux Chanteurs et Orateurs.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont faciles et agréables à prendre.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Font plus que soulager, elles guérissent promptement pour toujours.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont garantes devoir donner satisfaction à tout le monde.

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Toute personne devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Tout voyageur devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

dans sa poche

Pour une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Personnes ne refusera de payer

Vingt-cinq cents.

JOS. MOSES, seul propriétaire Rochester, N. Y. A vendre à Montréal, par LYMAN, SAVAGE et Cie., par CARTER, KERRY Cie., et par LAMPLOUGH et CAMPBELL.

19 mars, dm—135

GRANDS REMEDES !

Pour guérir un *Rhume* ou une *Toux* sévères il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour guérir la *Toux criaide, la Grippe* ou la maladie des *bronches*, il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour arrêter la prédisposition à la *Consomption*, il faut faire usage des

Baume de Cerisier, Sauvage du Dr. Wistar

Pour guérir l'*Asmthe, l'Indigestion*, il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Pour guérir *l'Asthme, l'Acilité* ou le *Brûlement d'estomac* il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Ces remèdes produisent l'effet qu'on en attend. Ils soulagent ceux qui souffrent, éloignent la maladie, rappellent à la santé, procurant ainsi aux malades et aux affligés la consolation et le comfort.

Clyde, comté de Wayne, N. Y. 10 mars 1857.

MM. S. W. Fowle & Cie : Je suis heureux de déclarer que j'ai fait usage des Amers Oxigénés dans ma pratique pendant les trois dernières années, pour le traitement de la Dyspepsie, la débilité générale ; l'Indigestion et les affections du Foie, et j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants. J'exorte bien cordialement ceux qui souffrent de cette terrible maladie à faire usage de cette médecine précieuse.

Votre tout dévoué.

J. E. SMITH, M. D.

Exeter, Me., 30 septembre.

Le présent certifie que pendant les deux dernières années, j'ai recommandé l'usage du *Baume de de Cerisier Sauvage du Dr. Wister*, pour la Maladie des Poumons, et à ma connaissance, plusieurs bouteilles ont été bues par mes patients, qui tous en ont obtenu de bons résultats. Dans deux cas, où la Consomption semblait être déclarée, le Cerisier Sauvage effectue une cure complète.

E. BOYDEN,

Médecin à Exeter Corner.

Le seul Baume véritable est celui qui porte écrit sur l'enveloppe la signature de I. BUTTS.

SETH W. FOWLE et Cie., Boston, propriétaires. A vendre à Québec, en gros et en détail, par JOHN MUSSON, JOSEPH BOWLES et Mme ARDOUIN.

8 janv. 1861.

VIVE LE VIEUX REMEDE DU VERMONT

CONTRE LA TOUX,

Elixir Balzamique Vegetal

DE N. H. DOWNS.

NOUS disons au public que cette médecine s'est vendue dans toute la Nouvelle-Angleterre, pendant plus de trente ans, et a toujours été garantie comme donnant une entière satisfaction à ceux qui en ont fait usage ; nous ne connaissons pas un seul cas où les gens aient été mécontents et aient redemandé leur agent. Nous garantissons de plus que si, après en avoir fait usage, une personne veut qu'on lui rende son argent, elle n'a qu'à le demander aux Agents ou Propriétaires qui s'empresseront de la satisfaire. Que dire de plus ? Vous faut-il un grand almanach rempli de certificats que personne ne croie ? S'il vous faut quelque chose de plus que cela, demandez à vos voisins qui ont fait usage de ce médicament, et ils vous diront qu'il est le meilleur remède contre la TOUX, le RHUME, les FLUXIONS, l'ASTHME et toutes les Maladies de la GORGE, de la POITRINE, et des POUMONS, maladies qui toutes tendent à la CONSOMPTION. Achetez-le, et s'il vous contente, veuillez en retour, le recommander à vos amis et connaissances ; et rappelez vous que, quand vous trouverez un médicament qui remplit tout ce que disent ses propriétaires, il est dans votre intérêt de ne jamais le changer, pour ce qui peut être inférieur.

Si vous voulez essayer l'Elixir de N. H. Downs, et si on ne le vend pas dans votre localité, priez votre Droguiste ou votre marchand d'en demander une petite provision à nos Agents, J. M. Henry & fils, Waterbury, Vt, et n 30 rue Saint-Henri, Montreal, ou de M. S. Burr & Cie., Cornhill, Boston, Mass, ou de C. W. Atwell, Portland, Maine, ou de Lyman, Savage & Cie. Moutréal, Canada, ou de Barnes & Park, 13, Rangée du Park, New-York, ou des principaux Droguiste (en gros) de la Nouvelle-Angleterre, New-York ou le Canada. Ils vous fourniront des circulairs à demande.

Le prix de cet article est de 50 cents à $1 *la bouteille, et pour les bouteilles d'essai 25 cents.*

Il n'y a que depuis quelques mois seulement que nous avons adopté les bouteilles d'essai, et nous l'avons fait afin que vous puissiez essayer cet excellent remède à peu de frais.

Il y a sur le marché un petit Elixir contrefait fabriqué par Jaspor Curtis, de Saint-Albans, mais il n'est pas signé de la main de N. H. Downs, il porte J. Curtis, à l'encre rouge. C'est une contrefaçon, on peut facilement le reconnaitre au signe que nous venons d'indiquer, et par le fait qu'il est marqué 37½ et 75 cents la bouteille. Naturellement, le dit Curtis n'ose pas signer le nom de N. H. Dows, parce que ce serait un faux.

GARE A LA CONTREFACON DU JASPOR CURTIS !

Rappelez-vous que l'Elixir véritable est garanti, et signé de mon nom, à la plume.

N. H. DOWNS.

BOUTEILLE D'ESSAI, 25 CENTS.

A Vendre à Québec chez

O. GIROUX, J. MUSSON & Cie., J. S. BOWEN, J. E. BURKE, J. H. MARSH, J. BOWLES et S. STURTON.

9 fév. 1861. 106 12m.

L'APPAREIL AUBIN

POUR LE

Gaz d'Eclairage,

Pour les Maisons privées, les Magasins, les Manufactures, les Moulins à Scie, les Phares, les Hotels, les Colléges, les Villages et les Villes.

BREVETE POUR LE CANADA LE

10 *Décembre*, 1858.

Breveté aussi en Angleterre, aux Etats-Unis et en France.

CET appareil (dont un modèle fonctionne tous les jours au No. 142, rue Craig, à Montréal,) s'adopte très rapidement dans les Etablissements Privés et Publics, comme on peut le voir par les certificats et articles de journaux en la possession du Soussigné.

C'est l'appareil à Gaz le plus simple, le plus sûr et le plus effectif qui ait encore été inventé. Il s'adopte à tous les climats et à tous les pays, attendu qu'il n'est pas exposé à être dérangé par le froid, et qu'il extrait le le Gaz de toutes les substances qui le contiennent, comme la Scieure de bois, la Résine, la Houille, la graisse, les Os, l'Huile, le Pain de suif ou de graines. PRODUIT.

LA LUMIERE ARTIFICIELLE

la plus économique et la plus agréable que l'on connaisse.

Il a obtenu la MEDAILLE D'OR de l'Institut Américain et des prix partout où il a été exposé.

Pour des appareils ou des renseignements à ce sujet, s'adresser à

E. BEAUMANN,

Agent pour le Bas-Canada.

Rue Craig No. 142, chez M GARTH.

Montréal 16 Février 1858.

J B HUSSON,

BONAVENTURE HALL,

MONTREAL.

M. J. B. HUSSON, a l'honneur d'offrir ses plus sincères remerciments pour l'encouragement libéral qu'il a reçu de ses amis, et du public, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, et il prend la liberté de leur annoncer qu'il est, comme par le passé, toujours prêt à servir les déjeunés de NOCES, diners ou soupers de soirées,

SOUS LE PLUS COURT DELAI.

Ses servants sont des plus attentifs et rien n'est épargné pour donner la satisfaction la plus entière.

Montréal, 8 mars 1861.

Ruines Histeriques

CHATEAU D'ANET,

Par Low Farmer.

(*Traduit de l'Ottawa Citizen par L. de Montier.*)

A environ quinze lieux, ouest de Paris, au milieu des fertiles campagnes de la Beauce, sur les rives de l'Eure qui coule, avec un doux murmure, à travers de riantes prairies bordées de saules et de peupliers, on trouve au milieu des hautes herbes, quelques pierres isolées, quelques fragments de marbre couverts de mousse, sur lesquels on découvre quelquefois, la sculpture à demi-effacée d'une couronne royale, quelquefois aussi, au-dessous de la couronne, se trouvent tracées les initiales H. D. Il n'est pas besoin que l'antiquaire pousse fort loin ses recherches, pour découvrir quels noms sont indiqués par ces initiales. Enthousiasmé par les mille souvenirs d'amour d'histoire, de poésie qu'elles éveillent dans l'âme, le voyageur ne peut s'empêcher de s'écrier,—Henri ! Diane ! Oui, vraiment, ces lieux furent l'azile de vos amours immortelles.

Des auteurs contemporains d'écrivent le château d'Anet comme ayant été, autrefois, un de ces délicieux séjours qui semblent n'avoir existé que dans les domaines de l'imagination. A l'extérieur, la première chose qui attirait l'attention, c'était un magnifique portique, de l'architecture du quinzième siècle, orné de colonnes de l'ordre dorique ; au dessus, s'élevait un temple couronné d'une tour élégante de l'art le plus classique. Au pied de la tour, on voyait un groupe en bronze, représentant Diane la chasseresse, environnée d'une meute de chiens, à la poursuite d'un cerf. A chaque heure, au moyen d'un mécanisme ingénieux, tout le groupe s'animait. Les chiens aboyaient et le cerf, de son pied, frappait les heures. Henri II avait voulu, par ce prodige de l'art, exprimer tout l'amour qu'il nourrissait, pour sa belle maîtresse, Diane de Poitiers. Le groupe avait été dessiné par Philibert de l'Orme et exécuté par Jean Goujon. Ce gracieux portique était l'arche de triomphe, sous lequel, il fallait passer, pour entrer dans le château d'Anet.

Pour se former une idée du château, que le lecteur, dans son imagination, se représente une vaste cour de palais, et au milieu, un de ces merveilleux châteaux de la renaissance, orné d'arabesques, d'initiales, d'emblèmes et de divises d'amour ; un château où la pierre, le plomb, le fer, s'effaçaient sous un riche voile de dentelle artificielle, perce de place en place par le symbolique croissant d'or, qui brillait, sur toutes les tours et toutes les tourelles, avec la devise royale, en lettres d'azur, *Donec totum impleat orbem*. A droite de l'angle nord du château, qu'il se figure la haute tour d'une chapelle d'une riche architecture. La tour est surmontée d'une croix immense qui semble couvrir le palais, de sa protection divine. Il est impossible de donner une idée de la magnificence de l'intérieur de la chapelle, au temps de toute sa splendeur ; ni de décrire les flots de lumière féerique que les rayons du soleil couchant versaient, à travers les anciens et somptueux vitraux, que Jean Cousin avait peints d'après les dessins de Raphaël. Comment décrire encore le beau pavé en mosaïque, de la nef et du chœur, les sculptures des pilastres, les tableaux où la vie semblait palpiter, les statues qu'on eut dites vivantes, les murs presque tout couverts d'or et d'azur. Au milieu de toutes ces merveilles, même, au sein du sanctuaire, l'œil rencoutrait sans cesse, les éternelles doubles initiales H. D. réhaussées de la couronne royale.

Aujourd'hui, la solitude a envahi ces lieux, autrefois embellis par tant de merveilles. Du château d'Anet, on ne voit plus que quelques ruines. Les jardins, jadis si fiers de leur parure ; aujourd'hui, sans culture, ont encore conservé quelque chose de leur ancienne beauté ; mais c'est la beauté de la nature, que rien ne peut detruire. L'œil glisse doucement, sur des prairies et des bosquets verdoyants qui se déroulent, en pente douce, jusqu'aux rives de la riviere, qui repend, sur cette scène, une éternelle fraicheur. L'air est embaumé par les parfums qui s'exhalent du sein des plantes et des fleurs. En vérité, tout conspire, dans ces lieux enchanteurs, à inspirer l'amour ; même, aujourd'hui, que le temple est en ruine.

En l'année 1515, au temps que François Ier roi de France, se mettait en campagne, pour la conquête de Milan, le château d'Anet n'était qu'un vieux manoir feodal, sombre et d'un triste à désoler l'âme ; digne demeure de Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand Sénechal de Normandie, qui, selon Brantôme, était un des nobles les moins en faveur à la cour de France, quoiqu'il fut, du coté de sa mère, petit fils d'Agnès Sorel et de Charles VII. Louis de Brézé à l'âge de 45 ans, avait épousé une jeune personne de 17 ans, que la renommee citait déjà, comme une des beautes les plus accomplies du royaume. C'était une des filles d'honneur de la reine Claude, son nom était Diane de Poitiers. Elle descendait d'une des plus nobles familles de France. Son pere, Jean de Poitiers comte de Vallier l'idolâtrait ; Jean de Poitiers, dont la loyauté et l'honneur étaient en si haut renom à l'Hôtel des Tournelles.

Le comte de Maulevrier partit, pour accompagner le roi. Jusque là, la vertu de la belle Senéchale n'avait pas chancelé, quoiqu'elle fut unie à un mari vieux et laid, et qu'elle eut été élevée dans une cour galante, où son esprit et sa beauté l'avaient rendue l'objet d'un hommage universel. Si huit ans plus tard, en 1523, après une résistance désespérée, sa vertu succomba, la postérité doit pardonner à Diane de Poitiers, une action, par laquelle, elle acheta le pardon, et sauva la vie de son père.

En 1531, après avoir ferme les yeux de son mari, la belle Sénechale revint habiter le gothique manoir d'Anet. Elle fuyait une cour, où elle n'avait personne pour la protéger, et cherchait un abri contre les atteintes d'une passion qui s'était déjà emparée de son cœur. Diane avait alors à peine trente deux ans, et sa beauté avait atteint le plus haut dégré de perfection. Lorsqu'elle quitta le palais des Tournelles, un des fils du roi versa des larmes brûlantes. C'était le jeune duc d'Orléans, qui régna depuis, sous le nom de Henri II. Il avait juste quinze ans.

Quelque temps après la retraite de Diane, le jeune duc devint soudainement passionné pour la chasse. Il battait les forêts et les pleines de la Beauce, et souvent, après avoir passé la nuit à Dreux, il se plaisait à errer des journées entières, dans les environs du château d'Anet. quelquefois, il rencontrait la belle châtelaine ; la châtelaine aux cheveux noirs et bouclés, comme disait Brantôme. Montée sur son léger palefroi, elle avait coutume de prendre l'exercice du matin, escortée par ses pages et ses piqueurs, qui avaient peine à la suivre dans sa course rapide. En ces occasions, on échangeait de part et d'autre un salut plein de courtoisie, mais avec un embarra difficile à dissimuler ; on se remettait en route, la joue rouge et le cœur en flamme. Quelques années se passèrent ainsi.

Enfin, un jour, c'était en Mai 1535, le duc s'enhardit à demander l'hospitalité au château d'Anet. Il avait été surpris par un orage, et Dreux était à trois lieux du château. Quelques jours après une fête donnée à la cour, on remarqua que le duc d'Orléans portait au doigt, une bague, qu'on ne lui avait jamais vue auparavant. Plus tard, on attacha à cette bague, un pouvoir magique, au moyen duquel, Diane de Poitiers avait pris un souverain empire sur le cœur de Henri. La charmante veuve de Louis de Brézé était présente à cette fête, et aux yeux de toute la cour, elle en avait été l'ornement le plus brillant. Depuis cette époque, pendant quinze années consécutives, le château d'Anet fut rarement habité. Ce fut l'époque de la rivalité de Diane de Poitiers et de la fière duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier. Cette rivalité divisa la cour, en deux partis. Henri, par la mort de son frère aîné, était devenu dauphin de France.

Lorsque, en 1550, Diane se mit en marche pour habiter le château d'Anet, il s'était opéré un grand changement dans sa fortune. On pouvait en juger par l'escorte magnifique qui l'accompagnait. Les plus grands seigneurs du royaume, tête-nue, suivaient Diane mollement étendue dans sa litière ornée des armes royales de France. Le roi lui-même chevauchait à ses côtés.

Le cortège était précédé de gens d'armes, qui frayaient le passage à travers la foule, en criant, passage pour Madame la Duchesse de Valentinois. François Ier reposait depuis deux ans, sous les voûtes de St. Denis. Diane n'avait plus à craindre d'être humiliée, par l'orgueilleuse Duchesse d'Etampes. Elle même, avait donné l'ordre qui exilait sa rivale dans ses domaines.

Le vieux manoir féodal d'Anet n'était plus digne de la haute fortune de la noble châtelaine. Quand le cortège eut passé le pontlevis, et que la favorite eut mis pied à terre, trois grands artistes lui offrirent respectueusement leurs services. Le prémier était l'architecte Philibert de l'Orme, le second le Sculpteur Goujon, et le troisième le peintre Jean Cousin. Sous la baguette magique de ces trois hommes célèbres, un palais enchante s'éleva tout à coup, sur les ruines du vieux château, afin qu'aux yeux de la postérité le triomphe de l'art et celui de la beauté pût être perpétué.

Enfin, Philibert de l'Orme, Jean Goujon et Jean Cousin avaient mis la derniere main à ce chef d'œuvre. Mais, tandis que les poëtes de la cour, du Bellay, Ronsard, Pelletier chantaient ces merveilles, et le règne de la belle enchanteresse, tandis que tous les courtisans se disputaient l'honneur d'être admis à brûler de l'encens, sur son autel ; tout à coup, le comte de Montgomery frappa le piedestal, et toutes les illusions, tous les enchantements s'évanouirent.

Le 11 Juillet, 1559, deux jours après le fatal tournoi des Tournelles, la toute puissante Duchesse de Valentinois arriva, soudainement, au château d'Anet, pâle, et baignée de larmes. Mais dans sa chûte, dans sa douleur, elle conservait le haut caractère qui l'avait toujours distinguée. La veille Henri II avait rendu le dernier soupir, et elle avait été exilée ; comme autrefois, elle avait, elle même, exilé la Duchesse d'Etampes. Quand le messager de Catherine de Médicis vint lui intimer l'ordre de quitter la cour, à l'heure même, vu que le roi était sur le pont d'expirer, elle répondit fièrement, "tant que le roi vivra, je n'ai pas de maître, ici."

Nous pouvons croire, sans doute, que la femme, qui s'était vue, jusque là environnée d'une foule de flatteurs et d'admirateurs, dût, en se voyant isolée dans ses somptueux salons, faire dans son âme attristée un pénible retour sur le passé. Le pieux établissement, auquel elle consacra le reste de sa vie, prouve l'ardent désir qu'elle avait de se reconcilier avec Dieu, et d'effacer du souvenir des hommes le scandale qu'elle avait causé. La mort la surprit au milieu de ces préoccupations, le 22 Avril 1566. Avant de mourir, elle exprima le désir que sa dépouille mortelle fut exposée, dans l'église des filles pénitentes de Paris, et fut ensuite transportée au château d'Anet. Avant la révolution, on y voyait encore un magnifique mausolée, élevé à sa mémoire. Depuis, il fut transporté au musee des petits Augustins. Quatre Sphinx de marbre blanc comme la neige supportent le sarcofage, sur lequel, on voit la statue de la défunte, à genoux, dans l'attitude de la priere, les mains jointes sur un livre depose sur un autel.

(*A Continuer.*)

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

L'HOMME DE FER.

PREMIÈRE PARTIE.

XI.—*Où le nain siffle mieux qu'un merle.*

(*Suite.*)

Il remplit deux verres et leva le sien.

"A votre santé, mon compagnon, dit-il.

— A la vôtre, mon digne maître ! riposta Pierre Gillot qui ne fit que tremper ses lèvres dans le breuvage."

Ils étaient attables au milieu de la salle.

Par une fenêtre ouverte, la tête ébouriffée et sanglante du nain Fier-à-Bras se montra. Gillot et Jeannin lui tournaient le dos. Le nain riait tout bas et ses yeux pétillaient de malice. Il ne pouvait voir le visage de l'étranger sous la longue visière de son chaperon. Son petit corps se guinda en équilibre sur l'appui de la croisée. Puis, sans bruit aucun, il descendit, glissa sur les carreaux humides, et disparut derrière la porte du buffet que Jeannin avait laissée entre-bâillée.

L'écuyer et son hôte ne l'avaient point aperçu.

"Or ça, dit Jeannin, mon compagnon, vous plairait-il m'apprendre ce que vous désirez de moi ?

XII.—*Où Fier-à-Bras se montre gourmand.*

Pierre Gillot prit son air le plus aimable et fit à Jeannin un petit signe d'intelligence.

"Mon compagnon, dit-il, je vais m'expliquer et m'expliquer clairement, ainsi qu'il convient entre deux bonnes gens. Mais je n'aime pas beaucoup à parler comme cela, portes et fenêtres ouvertes. Souffrez que je ferme la croisée.

— Fermez tout ce qu'il vous plaira," repartit Jeannin.

Pierre Gillot se leva et fit basculer le lourd châssis de la fénêtre dans sa ramure poudreuse.

"De cette sorte, reprit-il, les oreilles curieuses, s'il y en a, seront bien attrapées !

— Oh ! que oui-da !" pensait Fier-à-Bras l'Araignoire dans son buffet, où il détachait avec soin le couvercle d'un pot de conserves.

Pierre Gillot vint se rasseoir et croisa ses jambes mal chaussées l'une sur l'autre.

"Donc, commença-t-il, voici ce qui m'amène. Vous avez été à la cour de Nantes, n'est-ce pas, maître Jeannin ?

— Plusieurs fois. Pourquoi ?

— Vous allez voir.... Vous étiez de l'armée du Bien public, sous Montlhery ?

— J'en étais.

— Vous êtes fidèlement attaché à votre seigneur le duc François de Bretagne ?

— Si vous ne veniez de la part d'un vieil ami, mon camarade, je ne vous permettrais pas cette question-là.

— A la bonne heure ! s'écria Gillot qui tâchait de prendre des allures de brusquerie carrée ; à la bonne heure ! Eh bien ! maître Jeannin, nous allons nous entendre ! Le vieux Bruno savait que j'avais dans la main une entreprise à gagner de l'honneur et de l'argent. Il est descendu jusqu'au quartier des serviteurs du roi, desquels je suis, et m'a dit : S'il vous faut un homme brave, sûr, fort, intelligent, devoué, prenez Jeannin.

— Sauf la finesse, dit le bon écuyer simplement, je crois avoir, en effet, toutes ces qualités-là. Mais à quoi vous peuvent-elles présentement servir, mon camarade ?"

Gillot baissa la voix.

"Je suis Olivier le Dain, barbier du roi," dit-il.

Jeannin releva sur lui ses grands yeux bleus pleins de franchise et ne cacha point son étonnement.

"Tiens ! tiens !...," faisait le nain dans son armoire.

Olivier le Dain était aussi connu que son maître Louis XI, le souverain le plus populaire qui fût alors au monde.

"Ah ! dit le bon écuyer, vous êtes Olivier le Dain ! Peste ! je n'ai point coutume de voir de près de si grands personnages.... et j'aimerais mieux, s'il faut le dire, un autre compagnon.... Mais parlez, maître Olivier ; peut-être voulez-vous faire le bien une fois en votre vie. Je vous écoute."

Pierre Gillot souriait et jouait avec la chaine de fer qui soutenait sans doute sa boîte à rasoirs.

"Je vois, reprit-il, que ma réputation ne vaut pas grand'chose de ce côté-ci du Cuesnon. Mais j'ai le cœur humble et ne me soucie point des méchants propos.... Maître Jeannin, je viens vous apporter la fortune."

Depuis une minute, Jeannin se doutait de ce qu'on allait lui proposer. Il s'en doutait à cause du choix qu'on avait fait d'Olivier le Dain. Ce n'était pas un diplomate. Il laissa échapper sa pensée.

"Je croyais, dit-il, que Sa Majesté s'était adressée au comte allemand Othon de Beringhem....

— Oh ! oh ! fit Gillot qui se dérida tout à fait ; nous avons donc deviné, mon compère ? Nous savons que je viens ici de la part de Sa Majesté pour l'affaire du duc François, qui a insulté son seigneur ?

— Le duc François a un suzerain ; il n'a pas de seigneur ! répliqua Jeannin vivement.

— Son suzerain, voulais-je dire, reprit Pierre Gillot avec docilite, bien que François de Bretagne ait fait hommage lige, tête nue et à deux genoux, pour ses domaines de Poitou et Saintonge. Mon compère, le roi ne s'est pas adressé au comte Othon Béringhem, qui est hérétique et païen. Le roi ne s'adresse à de pareilles engeances que pour les donner à son prévôt de corde, M. Tristan l'Ermite, qui les donne, lui, au grand diable d'enfer. Le roi, que les têtes folles et les traîtres barons, ennemis du pauvre peuple, calomnient malement du matin au soir, veut la paix et il l'aura. Le roi aime mieux pardonner que punir....

— On ne dit pas cela, objecta Jeannin.

— On a trop d'intérêt à dire le contraire ! Le roi n'a qu'un désir : prêter l'accolade sincère et loyale à son bon cousin de Bretagne qui le chérirait bien s'il le connaissait mieux !"

Dans l'armoire aux conserves, le nain résolvait ce problème de bâiller la bouche pleine.

"Voilà un prêcheur ennuyeux ! pensait-il ; et pourtant les confitures sont bonnes.

— Eh bien ! dit Jeannin, que le roi monte à cheval et qu'il aille rendre visite à son noble cousin.

— Le roi ne peut pas faire cela.

— Parce que ?...

— Parce que Dieu lui a mis sur la tête le cimier de fleurs de lis, et que la première couronne du monde ne peut pas s'abaisser devant la petite couronne d'un vassal.

— La première couronne du monde a salué pourtant le cimier ducal de Charles de Bourgogne ! fit Jeannin en souriant.

— C'est vrai, cela ! dit vivement Olivier le Dain ou Pierre Gillot ; c'est vrai, trop vrai ! On m'avait assuré que tu étais un homme simple, ami Jeannin, et tu me réponds comme un clerc de chancellerie.... C'est vrai, de par Dieu ! oui ! Ce jour-là, la première couronne du monde voulut se montrer courtoise, mais d'un coup de sa tête, cornée de fer, le taureau de Bourgogne faillit briser la première couronne du monde. C'est assez d'une fois. Le roi se souvient.

— A cause de cela, reprit encore Jeannin, le roi veut amener à ses pieds, de gré ou de force, son cousin de Bretagne.

— Non pas à ses pieds, mon digne compagnon, répliqua Pierre Gillot avec attendrissement, dans ses bras,... dans ses bras !

— Et l'on a choisi un pauvre homme de ma sorte ?

— Un soldat vaillant qui sera chevalier demain, s'il le veut !"

Jeannin se leva. Il ne répondit pas tout de suite.

Nous n'aurions pas réussi le moins du monde dans la peinture morale de ce brave homme, si le lecteur pouvait penser qu'en ce moment Jeannin fut fortement décidé à repousser l'offre de